

Interview

Octuor - tome 3 - Déesses perdues...

LaFaimExpliquée : Vous venez de terminer les deux derniers tomes d'Octuor. Quelle était votre intention en écrivant ces deux nouveaux volumes?

M.Maetz : Je trouvais que les deux premiers tomes d'Octuor avaient abordé des thèmes majeurs (la guerre, la violence, l'exploitation, l'injustice, notre relation avec l'environnement, le rôle de plus en plus central que joue le numérique dans notre vie, et quelques autres). Cependant, il en restait plusieurs tout aussi incontournables qui demandaient encore à être traités.

En outre, l'histoire racontée dans le roman était loin d'être totalement aboutie : trop de points demeuraient en suspens. Que deviendrait Corentine à partir du moment où sa mémoire et celle de sa sœur avaient été fusionnées? Qu'advierait-il à la Fondation et à son travail? Nathanaël serait-il un jour en mesure de libérer son logiciel et quelles seraient les conséquences de cette libération? Et bien d'autres encore... Il me semblait donc indispensable de boucler ce récit.

LFE : Pourquoi avoir choisi comme titre «Déesses perdues...» pour le troisième tome?

M.M. : La raison en est simple : ce tome tourne autour de trois femmes qui jouent un rôle important dans la vie du héros, Alban. Il s'agit de Naya, sa mère, Judith, une jeune anthropologue qui l'aidera à mener l'enquête sur ses origines et Natsumi, sa coéquipière à Interpol. Toutes les trois sont des «déesses» : Naya, par son opiniâtreté et sa beauté exceptionnelle - n'est-elle pas belle «comme un diamant resplendissant sous le soleil brûlant»? -; Judith, par son intelligence et son envie folle de vivre; et Natsumi, par son mystère, sa force et sa détermination. Elles ne sont pas seules, une multitude d'autres déesses peuplent les pages du roman; toutes ou presque sont perdues d'une manière ou d'une autre : perdues pour Alban ou perdues pour elles-mêmes dans leur vie faite d'espoirs déçus et de désillusions.

LFE : Alban est une espèce d'antihéros, mal dans sa peau, qui se cherche et que les péripéties de l'existence ont apparemment traumatisé.

M.M. : D'autant plus qu'il ne maîtrise ni son présent ni son passé : il est en quête de son identité, voudrait connaître ses parents biologiques (c'est un enfant adopté) et se débat au milieu de bribes de souvenirs et de songes qu'il n'arrive pas à interpréter, au point que, parfois, il ne sait plus ce qui est rêve et ce qui est réalité. Mais, je n'en dirai pas davantage pour ne pas divulguer l'intrigue du roman.

LFE : On a l'impression que dans ce troisième tome vous vous appuyez beaucoup sur votre expérience professionnelle dans le domaine du développement international.

M.M. : C'est exact. J'ai voulu tirer profit de l'histoire de Naya pour approfondir une réflexion sur le développement que j'avais ébauchée dans le récit de la vie de Laina, dans le tome 1. Il me semblait important de traiter de la faillite du développement et de l'idéologie qui le sous-tend.

Peu d'expressions me hérissent autant que celle de «pays en voie de développement». Voilà des décennies que ces pays sont censés être en train de progresser et pourtant tous les indicateurs démontrent que l'écart se creuse entre les pays riches et les pays pauvres. En outre, les conditions de vie de la grande masse de la population qui y habite ne se sont guère améliorées que de manière très marginale; parfois elles se sont même dégradées. L'approche de développement qui domine s'est montrée incapable de réaliser les objectifs qui lui avaient été assignés depuis l'époque des Indépendances. Bien au contraire, elle a favorisé de multiples formes d'exclusion et entraîne la misère tant économique que culturelle de la masse des gens qui vivent dans les pays pauvres.

L'histoire de Naya et de sa mort dans le froid et la neige au-dessus de Névache, près de Briançon, m'a permis de démontrer plus précisément certains mécanismes à l'œuvre et d'illustrer comment l'idée du développement - je devrais plutôt dire l'«idéal» ou le «mythe» du développement - est chaque jour dévoyée dans la pratique et comment la machine du développement broie la plupart de ses protagonistes, que ce soit Naya et les familles paysannes de sa région, bien sûr, qui en sont des victimes évidentes, ou encore René, le jeune fonctionnaire français qui, au début de sa carrière, était sincèrement motivé pour aider la population déshéritée d'une zone rurale d'Afrique. Mais ce même René, trente ans plus tard, quand Alban et Judith le rencontrent, fait preuve d'un cynisme qui glace le sang et d'une déchéance tant physique que morale résultant de la recherche d'un anéantissement dans l'alcool, la drogue et le sexe.

C'est dans le véhicule qui les ramène du nord du pays, où ils ont fait connaissance avec la famille d'Alban, que Judith et son compagnon identifient les responsables de la mort de Naya à partir d'une analyse de tous les facteurs qui se sont conjugués pour provoquer cette tragédie.

LFE : Est-il juste de penser que l'actualité récente faite de drames de l'émigration et le débat dont elle a fait l'objet vous ont poussé à lier la question du développement à celui de la migration?

M.M. : En effet, je suis choqué quand j'entends certaines personnalités politiques prétendre qu'il y aurait deux catégories de ce qu'ils appellent «les migrants». D'un côté, il y aurait les réfugiés politiques victimes de régimes non démocratiques - les bons migrants - et de l'autre des sortes d'aventuriers qui viendraient chez nous pour profiter de notre système social - ces mauvais migrants qui devraient être renvoyés chez eux, disent-ils, sans discussion.

Ces soi-disant «responsables» politiques sont incapables - ou alors ils refusent - de reconnaître le caractère absolument traumatisant d'une migration qui nécessite un voyage toujours interminable et qui peut constamment aboutir à la mort. Ils refusent également d'en analyser les causes et les responsabilités, sans doute pour éviter de

devoir avouer que nous-mêmes ne sommes pas innocents, comme le montre la réflexion menée par Judith et Alban.

LFE : Cependant, vous ne faites qu'effleurer la question du voyage lui-même et de ses dangers.

M.M. : C'est parce que je voulais donner la priorité à la description de ce qui se passe en amont, de ce qui pousse les gens à quitter leur pays et à risquer leur vie. Mais Octuor est un roman et pour les besoins de l'action je n'ai pas choisi de faire de la quête de Naya une recherche représentative de ce qui motive la majorité des émigrants; au contraire, il fallait que les causes de son voyage soient liées à une intrigue singulière qui intègre son histoire dans le récit général d'Octuor. Cet aspect deviendra plus clair dans le tome 4.

LFE : La deuxième partie du tome 3 nous montre Alban en tant qu'enquêteur d'Interpol dans une Singapour présentée à la fois sous son angle de ville ultramoderne et trépidante et sous celui de ses recoins les plus méconnus.

M.M. : Cette partie permet d'en savoir davantage sur Alban qui, après avoir mené une enquête sur ses origines, se voit confronté à deux nouvelles investigations. Dans l'une, qui est très personnelle et qui se trouve à la frontière du rêve, il tente de comprendre les causes de l'amnésie qui le frappe et le déstabilise : il n'arrive pas à se remémorer ce qu'il a fait pendant les trois derniers jours qui viennent de s'écouler et ne dispose que de quelques rares indices et de souvenirs épars pour essayer de reconstruire le puzzle.

Dans l'autre, en compagnie de Natsumi, sa collègue mystérieuse et ambiguë à souhait qui lui fait découvrir divers endroits de l'île, il doit enquêter sur une série d'événements semant le désordre et la panique dans le monde. Cette deuxième investigation les mènera tous deux directement à New York, où ils retrouveront, dans le tome 4, Corentine et Nathanaël, deux personnages dont les lecteurs ont déjà fait la connaissance dans les tomes précédents.